

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 150 (2005)
Heft: 3

Artikel: Portrait d'un officier inconnu : Joseph de Christen (1752-1808), commandant du 4e Suisse à la bataille de Baylen. Partie 2
Autor: Christen, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Portrait d'un officier inconnu

Joseph de Christen (1752-1808), commandant du 4^e Suisse à la bataille de Baylen (2)

Autant l'histoire de la bataille de Baylen est connue, comme celle de ses principaux acteurs du côté français, mais non celle de ses protagonistes du côté suisse, jusqu'à ce qu'une récente étude de Louïse de Riedmatten ne s'intéresse à ses participants valaisans et schwyzois. Un des personnages clefs dans cette affaire, compte tenu du rôle joué par son bataillon, reste dans l'ombre: Joseph de Christen, lieutenant colonel, commandant le 3^e bataillon du 4^e régiment suisse au service de l'Empire français¹.

■ Hervé de Christen

Baylen

Le 18, apprenant que Baylen est tombé entre les mains des 17000 hommes de Reding, Dupont ne voit d'autre solution que de forcer ce barrage en prenant la ville, en se joignant à Vedel, qu'il tente de prévenir, et de marcher sur Madrid. Reding à certains égards est vulnérable. Si Dupont l'attaque et que Vedel approche, il est pris entre deux feux et perdu. Mais si Castaños, qui observe Dupont à proximité d'Andujar, s'aperçoit du mouvement tenté par Dupont, s'avance à son tour avec ses 13000 hommes en direction de Baylen, et que Vedel n'approche pas, c'est Dupont qui, pris en tenailles, est perdu. Dupont doit donc agir vite, à l'insu de Castaños, approcher au plus tôt de nuit et presser Vedel. De même que Grouchy à Waterloo, Vedel arrivera trop tard et c'est sur l'armée de Dupont que se refermera l'étau. Ce sera le dé-

sastre de Baylen, une des plus dramatiques défaites de l'histoire militaire française.

En attendant ce 18 juillet 1808, à 6 heures du soir, l'avant-garde de Dupont s'ébranle, composée de 4 compagnies d'élite dont une du 4^e Suisse, soit 1200 hommes, sous le commandement du major Teulet. Suit à 8 heures du soir le gros des troupes, avec la brigade Dupré (710 cavaliers), la brigade Chabert (1800 hommes), formée d'un bataillon de la 4^e Légion et du 3^e bataillon du 4^e Suisse diminué de sa compagnie de voltigeurs placée à l'avant-garde, qui escorte les équipages de l'armée. Puis vient l'arrière-garde composée de la brigade suisse-espagnole du général Schramm (Jeune Reding et Preux, soit 2000 hommes), la brigade Privé (930 cavaliers), la brigade Pannetier (3000 hommes) et enfin la Garde de Paris et les marins de la Garde (1700 hommes). En tout 10300 hommes, dont 3036 Suisses. Le reste des hommes est

avec Dufour et Vedel à environ 30 km de Baylen.

Baylen est un peu au nord du Guadalquivir, au milieu d'une petite cuvette, à 26 km à l'est d'Andujar. Pour l'atteindre, il faut franchir le pont du Rumbalar, affluent du Guadalquivir, et emprunter le défilé de la Cruz Blanca, où passe la grand-route de Madrid, entre des collines plantées d'oliviers, le Petit Zumacar et le Cerrajon. Reding a disposé ses troupes en avant de la bourgade, sur trois lignes, en un arc de cercle de deux kilomètres d'envergure, de part et d'autre de la grand-route et tient les collines. Ses troupes sont fraîches, reposées et bien nourries par une population totalement acquise, alors qu'inversement celles de Dupont sont épuisées par une longue marche, sans eau et sans vivres, comprennent un grand nombre de malades et d'invalides. 12000 fantassins et 1650 cavaliers sont avec Reding. Parmi eux, 800 Suisses formant le régiment Vieux Reding de son frère Nazaire et un bataillon de

¹ Première partie, voir RMS, février 2005.

700 Gardes Wallonnes, un des plus célèbres et des meilleurs corps de troupe espagnols.

Le 19, à trois heures du matin, Teulet parvient aux environs de Baylen et prend position devant le bataillon wallon de l'aile gauche de Reding, mais doit se replier, malgré l'aide des cavaliers de Dupré pourtant parvenus jusqu'aux portes de Baylen, après avoir traversé le centre espagnol.

A six heures du matin, la brigade Chabert, dont le bataillon de Joseph, entre en action, aidée par les cavaliers de Dupré, pour attaquer à nouveau le centre espagnol. La crainte d'un encerclement par les troupes de Reding incite Dupont à arrêter l'aile droite espagnole sur la colline du Valentin, tandis que les cavaliers de Privé stoppent l'aile gauche, principalement composée des Gardes Wallonnes. Voyant cela, Reding envoie une deuxième colonne appuyer le bataillon wallon, composée des régiments de Jaen et Vieux Reding. Dupont, pour renforcer Privé, envoie à son tour la brigade Schramm et la brigade Chabert, soit l'ensemble de ses forces suisses, plus celles de la 4^e Légion. En tout peut-être 3700 hommes² contre un peu plus de 2000. Le régiment de Jaen perd son colonel.

C'est alors, vers neuf heures, que se produit la fameuse rencontre des Suisses espagnols et des Suisses français, quand le 4^e Suisse de Joseph de Christen, arrive au sommet du Cerrajon. Suspension d'armes. Mais pour des raisons de confusion d'uniformes entre Suisses des deux obédiences, la bataille reprend avec acharnement.

Que s'est-il passé? Non seulement pour la première fois depuis Malplaquet (1709), des Suisses sont face à face, mais encore des deux côtés commandent des Christen. Joseph à la tête de son bataillon et on ne sait quel autre, à vrai dire, du côté de Vieux Reding. Comme il ne peut s'agir de son frère Antoine (1770-1830), effectivement au service d'Espagne, mais capitaine au 5^e Suisse de Trachsler, ni de son cousin Aloys (1761-1818), *grossmayor* au même régiment, s'agirait-il d'un des Christen d'Urseren, dans le canton d'Uri? Mais, aussi bien Felix Heinrich (1743-1826) que son cousin Julius Anton (1764-1846) sont au 4^e Suisse de Betschart, l'un comme lieutenant colonel, l'autre comme capitaine. De plus, selon leurs états de service, ils sont aux Baléares entre mai 1808 et janvier 1809. Il est curieux que celui qui rapporte le fait, sans plus de précision, le capitaine Franz Meyer³, capitaine au 3^e Suisse de Nazaire de Reding, alias Vieux Re-

ding, avant de passer justement au 4^e Suisse de Betschart, est aussi d'Urseren.

Quoi qu'il en soit, aussitôt «on fraternise, on s'embrasse, se serre la main, comme s'il n'y avait jamais eu de guerre», observe Landolt. Bientôt les premiers Suisses de la brigade Schramm qui suit, Jeune Reding et Preux, se joignent à l'allégresse générale. D'un commun accord, selon le capitaine Franz Meyer, conformément aux capitulations, on décide de cesser le combat. Les drapeaux sont plantés côte à côte sur le sommet de la colline, les soldats s'étendent sur le sol et les officiers s'apprêtent à suivre en spectateurs le déroulement de la bataille.

Très vite, car tout se passe avec une extrême célérité, un incident survient qui, dans l'excitation et la confusion du moment, relance le combat avec d'autant plus d'acharnement que rien ne distingue les *Suizos azulejos*, qui forment la brigade Schramm, de ceux de Vieux Reding, hors le numéro de leur régiment sur les boutons de leur tunique, et encore 300 d'entre eux, anciens déserteurs de Vieux Reding, ralliés à l'Empire, portent les mêmes numéros. On ne sait plus qui est qui! C'est «une confusion diabolique».

Le capitaine Theiler de Jeune Reding a-t-il alors proposé au

² *Louiselle de Riedmatten dit 4000 hommes, mais c'est un grand maximum car, outre les 800 à 1000 hommes de la 4^e Légion, si les 283 malades du bataillon Christen sont compensés par les 300 déserteurs de Vieux Reding, venus rejoindre à Cordoue les régiments suisses français, les effectifs de Jeune Reding et de Preux, de 2150 hommes, au 10 juillet 1808, doivent être inférieurs; selon elle, les désertions sont constantes dans ces corps. Inversement, si les chiffres sont exacts, le nombre des soldats composant les trois unités espagnoles, Gardes Wallonnes, Vieux Reding et Jaen, soit 700 + 800 + 600, doivent être de 2100 hommes.*

³ W. Meyer-Ott: «Kriegstathen von Zürichern in ausländischem Dienste», Neujahrsblatt der Feuerwerker-Gesellschaft, 1872, pp. 4-5.

lieutenant colonel de Vieux Reding de se rendre, comme le déclare le capitaine Meyer ou, au contraire, est-ce «le commandant de ces prétendus Suisses, une canaille que nous n'oublions pas», comme le prétend le capitaine Landolt, qui, en s'approchant de «notre brave lieutenant colonel Christen» et en s'emparant de son drapeau, aurait manifesté la même exigence ?

Au témoignage du colonel Nazaire de Reding⁴ qui, se trouvant à un autre emplacement, ne s'est pas aperçu de l'affaire, et montre par là qu'elle n'a peut-être pas eu toute l'importance qu'on lui prête, le mouvement dans sa direction des *Suizos encarnados* et *azulejos* ralliés avait un autre objectif, se faire passer pour des transfuges, afin d'arrêter le feu et, au dernier moment, de se jeter sur ses forces, pour mieux les abattre et, éventuellement, susciter leur ralliement. «On m'ordonna, écrit-il, de prendre une hauteur à la gauche avec mon régiment, et à peine y fus-je, que je vis dans une plaine entre des oliviers à la partie opposée une fourmilière de Suisses⁵, composée des deux régiments d'Espagne et des rouges au Service de France, l'on commença à se tirailler d'importance et dans un instant, voilà qu'il s'arme une confusion diabolique dans le rang de mon régiment, avec des cris : «Still, schiesst nicht, er kommt alles zu uns hinüber.», et dans la minute nous fûmes tous pêle-mêle, entre les-



Joseph de Christen.

quels il y avait aussi des cuirassiers à cheval et de la Garde de Paris, et tout cela fut fait dans la méchante intention de nous assommer et de persuader à nos gens de passer aux Français ; nos hostilités recommencèrent dans la minute, il y eut un assez grand nombre de morts, blessés et prisonniers de part et d'autre.»

Cette affaire, rappelle le colonel Cervello Burañes⁶, a souvent été utilisée pour justifier la défaite française et expliquer pourquoi la brigade Schramm ne peut appuyer la charge des cavaliers de Privé, faire reculer l'aile gauche espagnole devant la disproportion des forces en présence et s'emparer d'une des collines qui dominent le champ

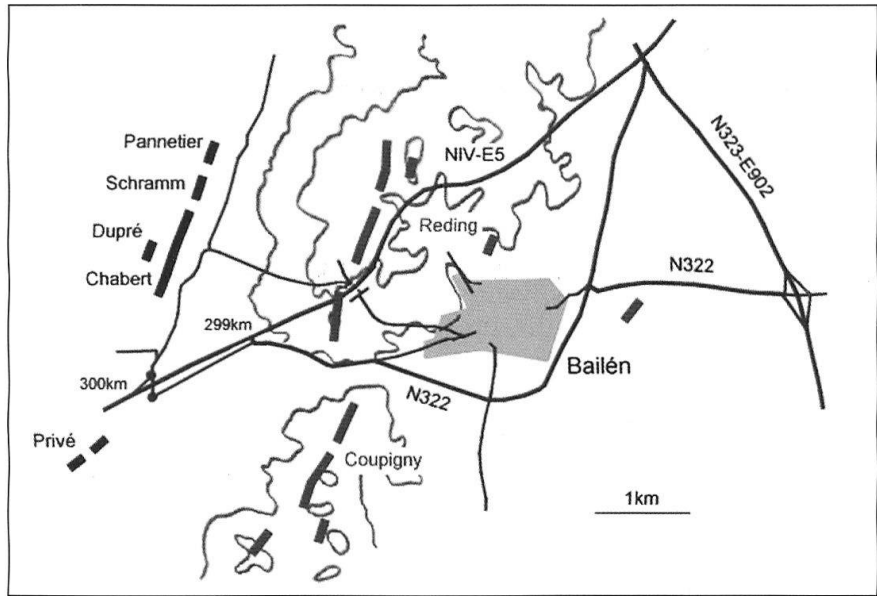
⁴ Louiselle de Riedmatten : *op. cit.*, annexe XVI, p. 149.

⁵ *Les Suisses, qui constituent environ 30% des forces de Dupont, peuvent bien ressembler à une fourmilière.*

⁶ «Apendice al artículo: Algo nuevo sobre Bailen», *Revista de Historia militar* N° 87. Ignacio Cervello-Burañes a le mérite, pour mieux cerner cette affaire, d'être à la fois militaire, historien, espagnol et d'origine suisse, issu d'officiers au service d'Espagne établis dans ce pays.

de bataille. Mais ajoute-t-il, c'est oublier que sa brièveté ne lui permet d'avoir d'incidence et que la disproportion des forces en présence n'est pas suffisante pour être sensible. Car dit-il, avec raison, dans un cas pareil où un attaquant doit s'emparer d'une colline, celui-ci pour réussir doit être nettement plus fort en nombre que l'attaqué. Or, en l'occurrence, l'attaqué ne se réduit pas aux seules forces du régiment de Nazaire de Reding, comme on l'a souvent écrit, mais à celles combinées de son régiment, de celles du bataillon des Gardes Wallonnes, réputé pour son expérience et sa vaillance, et de celles du régiment de Jaen. De plus la différence des conditions physiques et la chaleur, déjà forte à cette heure, favorisent bien moins l'attaquant que l'attaqué. Celui-ci, en outre, a eu le temps, grâce aux sapeurs dont il dispose, de construire un fort retranchement au sommet de la colline. Enfin, contrairement à ce que l'on a toujours affirmé, notamment sur tous les plans du champ de bataille, la Haza Wallona, alias «Champ ou Camp wallon», n'est pas une colline distincte du Cerrajon, sur laquelle aurait eu lieu cette rencontre, mais sans doute un rappel de l'ancien emplacement occupé précédemment par les Gardes Wallonnes.

Une troisième offensive de Dupont pour rompre la première ligne espagnole ayant échoué, le bataillon Christen est rappelé pour soutenir le centre français qui faiblit. L'invocation d'une prétendue arrivée de Vedel n'a pas suffi pour galvaniser des



La bataille de Baylen.

troupes à bout de force et de soif. «Trois fois alors, dit Landolt, nous perçâmes les deux premières lignes espagnoles, mais nous dûmes reculer à la troisième avec de grosses pertes.»

Rien de décisif ne se manifestant d'aucun côté, Reding tente alors un mouvement pour déborder Dupont sur sa gauche en lançant son aile droite sur les collines du Grand et du Petit Zumacar. Il est environ 10 heures et il fait déjà près de 40°. La Garde de Paris, la brigade Schramm, la brigade Pannetier et le bataillon Christen sont chargés de contrer cette offensive. Les pertes sont très lourdes. Pannetier et Christen s'installent sur le Petit Zumacar. Mais, rapporte Maag, «la troupe est aux limites de la défaillance. La chaleur est africaine. Pas la moindre place d'ombre. Pas une goutte d'eau pour apaiser une soif devenue si dévorante

que les hommes, pour rafraîchir leur gorge desséchée, vont jusqu'à boire leur propre urine!»

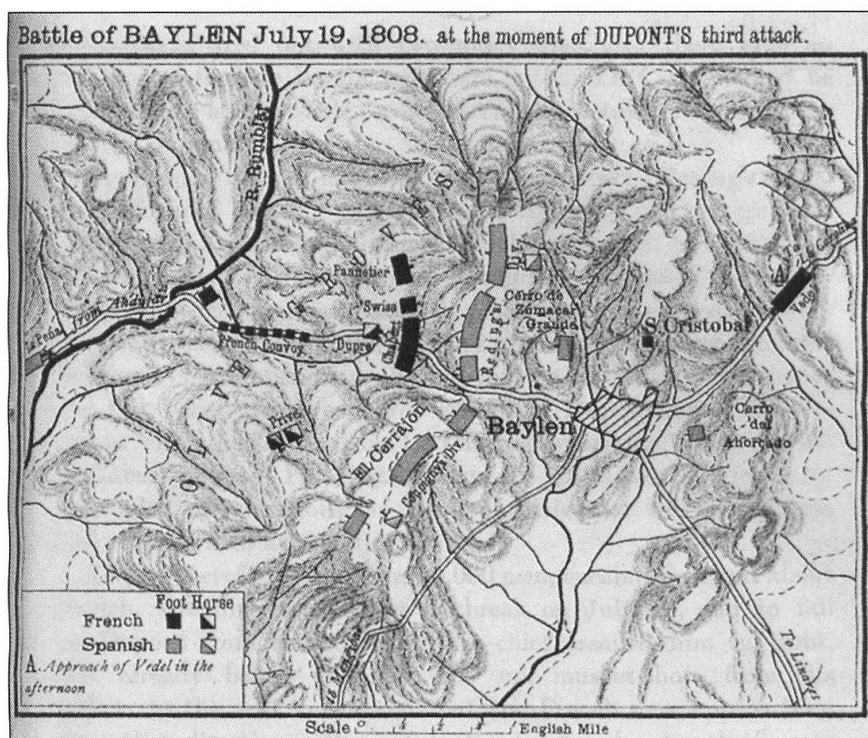
Joseph de Christen, atteint de dysenterie et épuisé, doit remettre son commandement au capitaine Landolt, qui reçoit ordre du général Schramm de poursuivre l'offensive en direction du Grand Zumacar. «Nous primes tranquillement possession de la hauteur et crûmes déjà avoir tout gagné, lorsque, tout à coup sur toute la ligne, on battit le rappel et le feu prit fin.» Au centre, une balle perdue a frappé le général Dupont. Tombé sur l'encolure de son cheval, il a beau se redresser avec énergie, la panique envahit les débris des bataillons. C'est alors, selon le capitaine Franz Meyer⁷, que les régiments *azulejos*, de Reding et de Preux, passent en masse à l'ennemi, à l'exception de leurs officiers et de 308 sous-officiers et soldats.

⁷ W. Meyer-Ott, *op. cit.*

«Il est midi et demi. Vedel n'est toujours pas là et il ne reste plus devant Baylen que 2000 hommes épuisés – ils étaient 10000 avant la bataille – qui refusent de reprendre les armes», préférant quitter le champ de bataille pour aller étancher leur soif dans les eaux du Rumbalar à 4 km de là⁸. Dupont ne voit d'autre issue que de demander au général de Reding une suspension d'armes. Le bataillon de Joseph a perdu près d'un tiers de son dernier effectif. 300 hommes et 18 officiers sont hors de combat, morts ou blessés.

Que ce soit au sein de la brigade Chabert, le bataillon Christen semble, dans cette bataille, avoir été un des fers de lance de l'armée française, comme il l'a été lors de la prise de Cordoue, en étant chargé successivement de renverser le centre, l'aile gauche, à nouveau le centre, puis l'aile droite de l'ennemi.

Le 22 juillet, après trois jours de vaines négociations, le général Dupont de L'Étang capitule. L'arrivée des troupes de Castaños sur le champ de bataille achève de jeter la panique dans les forces françaises prises à revers, pendant que les canons de Reding les pilonnent des hauteurs. L'effet moral et politique du désastre dépasse ses conséquences stratégiques immédiates. Il va entraîner l'abandon de Madrid, puis de l'Espagne elle-même.



Carte de la bataille de Baylen dans Histoire du Consulat et de l'Empire de Louis Madelin (1943).

«Le 23 à sept heures du matin, raconte le capitaine de Vallière, les troupes prisonnières défilèrent devant le général Castaños, chef de l'armée espagnole – qui sera créé duc de Baylen – sur le champ de bataille encore couvert de morts. Les débris des divisions françaises, visiblement démoralisées, passent comme des ombres, la tête basse. Lorsque s'avancent les Suisses rouges, les vainqueurs ne peuvent retenir leur admiration. Les 619⁹ hommes du bataillon Christen... marchent en colonnes, par pelotons serrés, alignés, au pas de parade. Castaños les salue d'un cri d'enthousiasme: Vivent les braves Suisses¹⁰!»

La mort sur la route de Cadix

Compris dans les clauses de la capitulation, ce qui reste du bataillon, marche ensuite, désarmé, vers les pontons de Cadix. Le 29 août meurt Joseph, pendant un arrêt de son bataillon à Las Cabezas de San Juan¹¹, non loin de Séville, à un peu moins de cent kilomètres de Cadix. Étonnant dénouement, car c'est de ce village que sortira l'insurrection libérale espagnole de 1820, qui suscitera l'expédition du Trocadéro et la venue de Jean Charles de Christen pour défendre le trône légi-

⁸ Louiselle de Riedmatten, *op. cit.*

⁹ Ce chiffre, donné par Vallière doit se comparer aux quelque 1200 hommes que devait comporter le bataillon à son départ de France.

¹⁰ Colonel Landolt: *Erinnerungen, op. cit. p. 41.*

¹¹ On ne trouve au cimetière de Las Cabezas, qui date de 1880, aucune trace de Joseph.

time des Bourbons d'Espagne. Situé sur une croupe qui domine une vaste plaine aujourd'hui cotonnière, ce bourg aux petites maisons blanchies à la chaux n'a pas dû beaucoup changer. Peut-être sa belle église baroque, avec son clocher-tour, dont la façade ocrée s'orne d'arabesques briques, a-t-elle vue passer le corps de Joseph. «*Il fut enterré avec toutes les marques d'honneur qui lui étaient dues, écrit le colonel Landolt¹², qui ne tarit pas d'éloges sur son chef, le valeureux, le cher M. le lieutenant colonel Christen, en qui nous perdions un précieux appui.*» Manifestement Joseph jouissait de la sympathie et de la considération de ses subordonnés.

Les uns attribuent son décès à la fièvre jaune; d'autres à la dysenterie; d'autres encore à l'épuisement physiologique. La première conclusion des bureaux est que sa veuve, Charlotte de Christen, ne peut prétendre à aucune pension. D'une part la preuve de son décès n'est pas avérée et d'autre part il n'est pas certain, s'il est mort, qu'il est mort des suites de la guerre. Un certificat établi par le Conseil d'administration de son régiment vient y remédier fort à propos le 14 novembre 1809, en déclarant: «*M. Antoine Aloys Joseph de Christen, notre chef de bataillon, (...) est tombé avec son cheval dans ladite bataille (Baylen) et depuis ce moment sa vigueur l'avait abandonné et laissé hors de service jusqu'au moment de son*

décès, suite funeste de cette affaire, qui nous enlève notre brave chef.» Mais surtout le cousin Marmont, qui a épousé Hortense Perregaux, fille du célèbre banquier, est maintenant maréchal de France et duc de Raguse. Ses interventions et celles de la ravissante duchesse, comme celles aussi du ministre de Suisse, M. de Maillardoz, se font pressantes auprès du ministre de la Guerre: «*Elle reste veuve avec cinq enfants, écrit, de sa cousine, madame de Marmont, et les pertes de fortune que lui a fait éprouver la Révolution, la mettent dans le cas de solliciter une pension (...). Si vous avez la bonté d'accorder une audience à cette dame, j'aurais l'honneur d'aller moi-même vous la présenter.*» Les services arrêtent alors un décompte de pension de 450 francs, mais «*l'Empereur pouvant être dans l'intention de la traiter plus favorablement*», il est soumis «*à Sa Majesté un projet de décret dans lequel la quotité de la pension n'est pas déterminée.*» Finalement Charlotte obtient le 4 décembre 1809 une pension de 600 francs. C'est tout de même bien maigre par rapport aux 2100 livres que son beau-père avait obtenues, en prenant sa retraite, il est vrai après cinquante ans de carrière contre seulement trente-cinq pour son mari, mais quand même quarante-trois années de service.

Baylen est un mauvais souvenir et l'Empire rechigne à récompenser ses serviteurs. C'est en tout cas tout ce que Joseph

laisse à ses héritiers, puisque sa veuve doit renoncer à sa part des biens communautaires qui lui reviennent selon son contrat de mariage, ainsi qu'à son douaire, et qu'une maison, qu'il possédait en commun avec elle à Champagne sur Oise, est vendue aux enchères au prix de 14000 francs.

C'est d'autant plus maigre aussi que, comme l'écrivait aux bureaux de la Guerre, la duchesse de Raguse, la belle-famille de Joseph avait été fort éprouvée par la Révolution. La suppression des offices possédés par son beau-père, à elle seule, avait engendré une perte de 144000 livres. La vente d'une maison à Chaillot, à Paris, rue des Batailles, après la mort de la grand-mère maternelle de sa femme en 1795, au moment le plus fâcheux de l'histoire des assignats, n'avait pas été une perte moins importante. Le produit de sa vente, comme le reste de sa succession, n'avaient-ils pas dû être remployés en rentes sur l'Etat? Et du tiers des quelque 800000 livres venant de sa grand-mère, qui aurait dû constituer sa part, il ne semble pas qu'il soit revenu à sa petite-fille plus de l'équivalent de 40000 francs¹³.

Cependant la liquidation de la communauté de ses parents¹⁴ le 21 mai 1812, lui laisse encore, outre une maison de 12 pièces à Versailles, avec 4 domestiques, dont 1 jardinier aux gages annuels de 200 francs, 2 femmes de chambre payées chacune

¹² Landolt: *op. cit.*

¹³ L'assignat de 1796 devait représenter 2 à 5% de ce que valait la livre de 1789. Sur une succession totale de 2900000 francs, dont 2000000 provenaient de la vente de la maison de Chaillot, la part revenant à madame Chappron, soit un tiers ou 967000 francs, ne doivent plus valoir que quelque 40000 francs d'avant 1789.

300 francs et 1 cuisinière à 150 francs, le château de Montigny et ses 20 hectares à Champagne sur Oise, que les Allemands brûleront le jour de la libération de Paris en 1944, et 3 grosses fermes, autour de Pontoise. Celles-ci d'une surface totale de quelque 170 hectares, doivent représenter un revenu de l'ordre de 6000 francs et une valeur d'environ 150000 francs capitalisé à 5%. Est-ce en raison de ces déboires de fortune que les magnifiques tableaux de famille de Quentin La Tour et de Nattier, débris des heures de gloire de la belle-famille de Joseph, seront vendus? C'est bien vraisemblable!

Une précision avant de conclure; contrairement à ce qu'écrivent certains historiens comme Geisendorf-des Gouttes

ou, plus récemment, Louiselle de Riedmatten, le 3^e bataillon du 4^e régiment suisse ne peut pas être qualifié de *bataillon Freuler*, car Freuler n'en a jamais eu le commandement, mais bien plutôt de *bataillon Christen*, comme le font Maag ou Vallière. D'ailleurs, Geisendorf n'écrit-il pas dans une de ses notes¹⁵: «*Les relations suisses l'appellent toujours du nom de son chef immédiat, le bataillon Christen.*» Et, dans ses Mémoires, Landolt l'appelle également toujours ainsi. De plus, après en avoir été nommé le chef, avec rang de lieutenant-colonel, n'est-ce pas Joseph qui a eu la charge de le former et de l'entraîner? Le rôle de Joseph de Freuler (1772-1841) en revanche, beaucoup plus jeune et moins expérimenté que lui, co-

lonel en second, sous le colonel Perrier, colonel en titre absent, devait plutôt être un rôle d'état-major ou de relais avec le haut commandement et paraît avoir été assez effacé, particulièrement à Baylen où malade, à l'arrière, il semble «étonnamment ne s'être aperçu de rien», au dire de Landolt!

En attendant les exploits de son petit-neveu Théodule (1835-1870), dont le triste sort dans le bagne de Naples, après avoir été le seul chef napolitain à vaincre¹⁶ les Piémontais en 1861, aura tant d'écho. Joseph de Christen, par sa participation à la bataille de Baylen, est une de ces personnalités qui marquent une famille et dont l'histoire se doit d'être révélée.

H. C.

¹⁴ Succession Chappron 21.5.1812, Desjardins notaire à Versailles, Archives des Yvelines et de l'ancienne Seine et Oise à Versailles.

¹⁵ Geisendorf-des Gouttes : Geôles et pontons d'Espagne, note 6 du chapitre VI p 131.

¹⁶ Le 28 janvier 1861. Honte telle que les Piémontais préféreront débaptiser la petite ville souvenir de leur défaite : Bauco, dans les Abruzzes, près de Frosinone, pour l'appeler Boville-Ernica, nom qu'elle porte toujours.